



© C. Hélié Gallimard

# Boualem Sansal

Algérie

## Biographie

Né en 1949 en Algérie, Boualem Sansal est un écrivain algérien francophone. Surtout connu pour son œuvre romanesque, il est également essayiste, censuré dans son pays d'origine à cause de sa prise de position très critique envers le pouvoir en place. Il habite néanmoins toujours en Algérie considérant que le pays a besoin des artistes pour ouvrir la voie à la paix et à la démocratie.

*Le serment des barbares*, son premier roman, a reçu le prix du Premier Roman, et le prix Tropiques 1999. En 2012, son roman *Rue Darwin* est récompensé du prix du Roman Arabe malgré l'opposition des ambassadeurs arabes finançant le prix. En 2013, Boualem Sansal obtient le Grand Prix de la Francophonie de l'Académie Française. Son dernier livre, *2084*, vient d'obtenir le Grand Prix de l'Académie Française.

### Mots-clés

- > Démocratie
- > Radicalisme religieux
- > Engagement
- > Algérie
- > Verve, humour

## Ressources

Entretien avec Boualem Sansal sur son parcours d'écrivain ([vidéo](#))

Boualem Sansal à France Info pour parler de *2084* ([vidéo](#))

Entretien au sujet de *2084* ([Le Figaro.fr](#))

[Entretien](#) dans l'Obs à propos de *2084*

## Presse

«Sans langue ni mémoire, pas de pensée ni de passé, nous dit Boualem Sansal, dont le roman se lit comme une mise en garde contre l'oubli.»  
**Gladys Marivat, Le Monde des Livres**

«2084 est au totalitarisme religieux ce que 1984 est au totalitarisme politique : la disparition des libertés, l'écrasement des individus. C'est un livre impressionnant, très impressionnant. À sa valeur littéraire s'ajoute sa fonction d'alerte.»

**Bernard Pivot, Le Journal du Dimanche**

«Ce livre choc est un combat. Avec *2084, la fin du monde*, l'écrivain algérien publie une foisonnante fable orwellienne sur fond de dictature islamiste.»

**Marianne Payot, L'Express**

«Ce roman vous hante longtemps. Un texte noir, grinçant, si précis qu'il en donne le vertige.»

**Christophe Ono-dit-Biot, Le Point**

## Bibliographie

### > Romans, récits

*2084, la fin du monde* (Gallimard, 2015) (272 p.)

*Rue Darwin* (Gallimard, 2011 ; Gallimard, coll. «Folio», 2013) (254 p.) Prix du roman arabe 2012

*Le Village de l'allemand ou le journal des frères Schiller* (Gallimard, 2008 ; Gallimard, coll. «Folio», 2009) (305 p.)

*Petit Éloge de la mémoire. Quatre mille et une années de nostalgie* (Gallimard, coll. «Folio», 2007) (133 p.)

*Poste restante : Alger. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes* (Gallimard, 2006 ; Gallimard, coll. «Folio», 2008) (86 p.)

*Harraga* (Gallimard, 2005 ; Gallimard, coll. «Folio», 2007) (271 p.)

*Dis-moi le Paradis* (Gallimard, 2003) (306 p.)

*L'Enfant fou de l'arbre creux* (Gallimard, 2000 ; Gallimard, coll. «Folio», 2002) (301 p.)

*Le Serment des barbares* (Gallimard, 1999 ; Gallimard, coll. «Folio», 2001) (396 p.)

### > Essais

*Gouverner au nom d'Allah - Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe* (Gallimard, 2013) (154 p.)

2084, la fin du monde (Gallimard, 2015) (272 p.)



L'Abistan, immense empire, tire son nom du prophète Abi, «délégué» de Yölah sur terre. Son système est fondé sur l'amnésie et la soumission au dieu unique. Toute pensée personnelle est bannie, un système de surveillance omniprésent permet de connaître les idées et les actes déviants. Officiellement, le peuple unanime vit dans le bonheur de la foi sans questions. Le personnage central, Ati, met en doute les certitudes imposées.

Il se lance dans une enquête sur l'existence d'un peuple de renégats, qui vit dans des ghettos, sans le recours de la religion. Boualem Sansal s'est imposé comme une des voix majeures de la littérature contemporaine. Au fil d'un récit débridé, plein d'innocence goguenarde, d'inventions cocasses ou inquiétantes, il s'inscrit dans la filiation d'Orwell pour brocarder les dérives et l'hypocrisie du radicalisme religieux qui menace les démocraties.

Rue Darwin (Gallimard, 2011; Gallimard, coll. «Folio», 2013) (254 p.) Prix du roman arabe 2012



Après la mort de sa mère, Yazid, le narrateur, décide de retourner rue Darwin dans le quartier Belcourt à Alger, où il a vécu son adolescence. Son passé est dominé par la figure de Lalla Sadia, dite Djéda, sa toute-puissante grand-mère adoptive, qui a fait fortune installée dans son fief villageois, fortune dont le point de départ fut le florissant bordel jouxtant la maison familiale.

Né en 1949, Yazid a été aussitôt enlevé à sa mère prostituée, elle-même expédiée à Alger. Il passe une enfance radieuse au village, dans ce phalanstère grouillant d'enfants. Mais quand il atteint ses huit ans, sa mère parvient à l'arracher à l'emprise de la grand-mère maquerelle. C'est ainsi qu'il débarque rue Darwin, dans une famille inconnue. Il fait la connaissance de sa petite sœur Souad. D'autres frères et sœurs vont arriver par la suite, qui connaîtront des destins très divers.

La guerre d'indépendance arrive, et à Alger le jeune Yazid y participe comme tant d'autres gosses, notamment en portant des messages. C'est une période tourmentée et indéchiffrable, qui va conduire ses frères et sœurs à émigrer. Ils ne pourront plus rentrer en Algérie.

Encore une fois, Sansal nous emporte dans un récit truculent et rageur expliquant la difficulté d'avoir deux mères : c'est le cas de Yazid, mais aussi celui de tous les Algériens... Il décrit la corruption, le « grouillement de la misère », l'absence de perspectives, la tristesse générale, l'ennui... *Rue Darwin* est le récit d'une inguérissable douleur identitaire, génératrice d'un chaos politique et social.

*Le Village de l'allemand ou le journal des frères Schiller* (Gallimard, 2008; Gallimard, coll. «Folio», 2009) (305 p.)



Les narrateurs sont deux frères nés de mère algérienne et de père allemand. Ils ont été élevés par un vieil oncle immigré dans une cité de la banlieue parisienne, tandis que leurs parents restaient dans leur village d'Ain Deb, près de Sétif. En 1994, le GIA massacre une partie de la population du bourg. Pour les deux fils, le deuil va se doubler d'une douleur bien plus atroce : la révélation de ce que fut

leur père, cet Allemand qui jouissait du titre prestigieux de moudjahid...

Basé sur une histoire authentique, le roman propose une réflexion véhémement et profonde, nourrie par la pensée de Primo Levi. Il relie trois épisodes à la fois dissemblables et proches : la Shoah, vue à travers le regard d'un jeune Arabe qui découvre avec horreur la réalité de l'extermination de masse ; la sale guerre des années 1990 en Algérie ; la situation des banlieues françaises, et en particulier la vie des Algériens qui s'y trouvent depuis deux générations dans un abandon croissant de la République. « À ce train, dit un personnage, parce que nos parents sont trop pieux et nos gamins trop naïfs, la cité sera bientôt une république islamique parfaitement constituée. Vous devrez alors lui faire la guerre si vous voulez seulement la contenir dans ses frontières actuelles. »

Sur un sujet aussi délicat, Sansal parvient à faire entendre une voix d'une sincérité bouleversante.

*Petit Éloge de la mémoire. Quatre mille et une années de nostalgie* (Gallimard, coll. «Folio», 2007) (133 p.)



« C'est le plus lointain, celui que j'aime à explorer, qui me donne le plus de frissons. Écoutez-moi raconter mon pays, l'Égypte, la mère du monde. Remplissez bien votre clepsydre, le voyage compte quatre mille et une années et il n'y a pas de halte.

Jadis, en ces temps fort lointains, avant la Malédiction, j'ai vécu en Égypte au temps de Pharaon. J'y suis né et c'est là que je suis mort, bien avancé en âge... »

*Poste restante : Alger. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes* (Gallimard, 2006 ; Gallimard, coll. «Folio», 2008) (86 p.)



« En France, où vivent beaucoup de nos compatriotes, les uns physiquement, les autres par le truchement de la parabole, rien ne va et tout le monde le crie à longueur de journée, à la face du monde, à commencer par la télé. Dieu, quelle misère ! Les banlieues retournées, les bagnoles incendiées, le chômage endémique, le racisme comme au bon vieux temps, le froid sibérien, les sans-abri, l'ETA, le FLNC, les islamistes, les inondations, l'article 4 et ses dégâts collatéraux, les réseaux pédophiles, le gouffre de la sécurité sociale, la dette publique, les délocalisations, les grèves à répétition, le tsunami des clandestins... Mon Dieu, mais dans quel pays vivent-ils, ces pauvres Français ? Un pays en guerre civile, une dictature obscure, une République bananière ou préislamique ? À leur place, j'émigrerais en Algérie, il y fait chaud, on rase gratis et on a des lunettes pour non-voyants. »

*Harraga* (Gallimard, 2005 ; Gallimard, coll. «Folio», 2007) (271 p.)



Une maison que le temps ronge comme à regret. Des fantômes et de vieux souvenirs que l'on voit apparaître et disparaître. Une ville erratique qui se dégingue par ennui, par laisser-aller, par peur de la vie. Un quartier, Rampe Valée, qui semble ne plus avoir de raison d'être. Et partout dans les rues houleuses d'Alger des islamistes, des gouvernants prêts à tout, et des lâches qui les soutiennent au péril de leur âme. Des hommes surtout, les femmes n'ayant pas le droit d'avoir de sentiment ni de se promener. Des jeunes, absents jusqu'à l'insolence, qui rêvent, dos aux murs, de la Terre promise. C'est l'univers excessif et affreusement banal dans lequel vit Lamia, avec pour quotidien solitude et folie douce. Mais voilà qu'une jeune écervelée, arrivée d'un autre monde, vient frapper à sa porte. Elle dit s'appeler Chérifa, s'installe, sème la pagaille et bon gré mal gré va lui donner à penser, à se rebeller, à aimer, à croire en cette vie que Lamia avait fini par oublier et haïr.

*Dis-moi le Paradis* (Gallimard, 2003) (306 p.)



Au Bar des Amis, sur les hauteurs de Bab el-Oued, on discute beaucoup. On y refait le monde en général, et l'Algérie en particulier. Le patron, Ammi Salah, ancien fellagha revenu de tout, accepte que son établissement se transforme chaque jour en agora tapageuse. Chacun a son histoire à raconter, sa vision de l'avenir ou du passé à faire valoir ou à inventer. De ces tonitruantes controverses émerge plus particulièrement l'histoire de Tarik, l'un des habitués, médecin dans un hôpital d'Alger. Tarik raconte comment il a récemment traversé l'Algérie en compagnie de deux de ses cousines, revenues de l'étranger pour aller voir leur mère mourante dans le sud du pays. Un personnage mystérieux incarne le désarroi du peuple algérien : c'est un enfant mutique recueilli en route par Tarik, qui garde les yeux grands ouverts sur un passé indicible. Le voyage permet à Tarik de dresser un inventaire de l'Algérie contemporaine, entre farce et cauchemar, et son récit autorise les ivrognes volubiles du Bar des Amis à déployer leurs précieux commentaires. On retrouve ici la verve rabelaisienne de Boualem Sansal, ses critiques cinglantes ou cocasses, son exceptionnelle vitalité littéraire.

*L'Enfant fou de l'arbre creux* (Gallimard, 2000 ; Gallimard, coll. «Folio», 2002) (301 p.)



Dans le sinistre bague de Lambèse, en Algérie, de nos jours, deux détenus condamnés à mort dialoguent : un Français, Pierre Chaumet, et un Algérien, Farid. Pierre est né en 1957, à Vialar (aujourd'hui Tissemsilt). Revenu clandestinement en Algérie afin de retrouver sa mère, qui l'a abandonné à sa naissance, il a découvert un pays qui n'en finit pas de vivre avec des fantômes. Il a découvert, surtout, des vérités dangereuses sur certains aspects de la guerre d'Indépendance. Farid, lui, a participé aux atrocités commises par les islamistes ou par ceux qui les ont cyniquement utilisés. Pendant que Pierre et Farid discutent de la vie et de l'Algérie, une commission internationale des droits de l'homme s'apprête à visiter le pénitencier. L'administration de Lambèse est sur les dents... On retrouve ici l'humour féroce, les morceaux de bravoure hilarants et caustiques qui faisaient le prix du *Serment des barbares*. À la fois réquisitoire et satire, le roman étonne et réjouit par sa truculence, sa verve iconoclaste et sa profondeur, loin des clichés larmoyants et des plaidoyers emphatiques sur les droits de l'homme et l'Algérie contemporaine.

*Le Serment des barbares* (Gallimard, 1999 ; Gallimard, coll. «Folio», 2001) (396 p.)



« Tout est douteux à Rouiba, son opulence autant que sa prétention d'être le poumon économique de la capitale. L'agriculture est un vice qui n'a plus de troupes. L'industrie bricole dans le vacarme et la gabegie. Les rapports d'experts le proclament ; mais qui les lit ? Le commerce est mort de mort violente, les mercantis lui ont ôté jusqu'à la patente. À ceux qui s'en inquiètent, des nostalgiques de la mamelle socialiste ou des sans-le-sou, les bazaris jurent que c'est l'économie de marché

et que ça a du bon. Leurs complices du gouvernement, qui ont fini de chanter la dictature du prolétariat, apportent de l'eau à leur moulin en discourant jusqu'à se ruiner le gosier.

Et si le Coran, le règlement et la pommade sont de la conversation, ce n'est pour ces camelotiers ruisselant de bagou qu'artifices pour emmancher le pigeon et boire son jus. Soyons justes, on ne saurait être commerçant florissant et se tenir éloigné de l'infamie ; l'environnement est mafieux, le mal contagieux ; un saint troquerait son auréole pour un étal [...] Les rapports avaient prévu la dérive ; mais qui les a lus ?

Ainsi était Rouiba ; il y a peu. »

Une épopée rabelaisienne dans l'Algérie d'aujourd'hui.